

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(octobre\)- 1847 \(septembre\) : Guizot au pouvoir, le ministère des Affaires étrangères](#)[Collection](#)[1846 \(1er août - 24 novembre\)](#)[Item](#)[4. Val-Richer, Mercredi 15 juillet 1846, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

4. Val-Richer, Mercredi 15 juillet 1846, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Femme \(éducation\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1846-07-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication 856/219-220

Information générales

Langue Français

Cote 1622, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 8

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Français

Transcription

4 Val Richer, Mercredi 15 Juillet 1846,

Vos yeux malades me déplaisent beaucoup. Presque autant que vos yeux bien portants me plaisent. Vos yeux bien portants ont, par moment, un caractère de profondeur de regard recueilli et intérieur, admirable. Je les vois tels dans ce moment-ci. Qu'ils ne soient pas malades. Mad. Danicau vous lit-elle beaucoup ? Vous ne me dites rien d'elle. Je suis presque bien aise que vous renonciez à Dieppe. Je n'y avais pas goût. C'est bien loin pour ce que vous alliez y chercher. Et en cas de grand ennui, il faut deux jours pour revenir à Paris. J'aime mieux St Germain ou Versailles. Je pense que vous allez samedi à Mouchy. Moi, j'irai ce jour-là établir Pauline à Trouville. Je devais y aller demain. Quelques arrangements me font retarder de deux jours. Fleischmann tient-il sa parole ? Le temps est resté un peu gâté de l'orage. Je me suis moins promené hier. Pourtant une course d'une heure dans les bois. On m'annonce pour aujourd'hui beaucoup de visites. Si je savais m'ennuyer, l'occasion serait bonne. L'état des esprits est excellent, ici et dans les environs. Je ne crains que le trop de confiance. Tous les nôtres se croient sûrs du succès trop sûrs.

Rien aujourd'hui daucun point. Si ce n'est de Bruxelles où l'Infant D. Enrique s'est rendu en deux jours, à charge à tout le monde, en particulier à sa sœur qui parle mal de lui et dit qu'il faut bien le veiller. Il ne s'est entouré que des émigrés progressistes. Il a dîné le 14 à la Cour, et il part aujourd'hui même pour la Hollande, d'où il ira sans nul doute à Londres. Vous avez toute raison de parler toujours de lui, comme de notre candidat N° 2. J'attends la première lettre de Jarnac pour lui écrire en détails à ce sujet. A tout prendre, je serais bien aise que Bulwer quittât Madrid pour Constantinople. C'est aussi l'avis de Bresson. Palmerston a été à Tiverton, bien réservé sur les affaires étrangères, et bien aigre sur Peel. Il me paraît impossible que l'hostilité ne recommence pas bientôt entre eux. Les Whigs feront ressortir les fautes de Peel, et il ne se laissera pas faire, je suppose. Je reçois un mot de Flahaut qui trouve sa retraite (la retraite de Peel) magnifique. Mais M. de Metternich a été très choqué de l'éloge de Cobden.

J'avais tort tout à l'heure de vous dire que je n'avais rien de nulle part. J'oubliais ce mot de Flahault qui me demande de la part de Metternich, des renseignements très détaillés sur l'organisation et le service de la Gendarmerie en France. On veut établir un service semblable en Galicie. On vient, d'Autriche, nous emprunter de la police. Pas un mot sur le discours de Montalembert et sur mon silence. Flahaut a tort. Que M de Metternich ne lui en ait rien dit, je le comprends ; mais il devrait avoir lui des informations, des conjectures, sur ce que Metternich en a pensé, et me les dire. Il fait comme bien d'autres, plus en pouvoir que lui ; dès qu'il y a quelque embarras, il s'efface. Vous ai-je dit qu'il avait écrit à Morny ? Il y a peu de temps qu'on lui disait que je n'étais pas content de lui, que j'avais envie de donner son poste à un autre, & pour peu que cela fût vrai, disait-il, il voudrait le savoir, car pour rien au monde, il ne voudrait rester à son poste contre mon gré ou seulement contre mon goût. J'ai pleinement rassuré Morny. Adieu.

Je reviens à vos yeux. J'en attends de meilleures nouvelles. Merci de vos excellents conseils pour Henriette. J'en ai fait usage d'autant que je les avais devancés. Elle est à l'œuvre. Vous avez mille fois raison. Vous êtes vous-même, un modèle d'ordre. Adieu. Adieu. Je viens d'écrire longuement au Roi sur l'Espagne. Adieu G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 4. Val-Richer, Mercredi 15 juillet 1846, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1846-07-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2236>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 15 juillet 1846

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024
